

qu'il fût, qui essaierait d'en franchir le seuil.

Tout dormait dans l'immense palais.

La nuit s'était passée calme et silencieuse et les veilleurs sentaient leurs poitrines se soulager d'un grand poids, car le jour commençait à poindre.

Soudain, un cri terrifiant partit de la chambre du Sultan, jetant l'alarme de tous côtés.

Les deux sentinelles franchirent le seuil, et se précipitèrent vers le divan sur lequel était Sandschar.

Le Soudan était à moitié levé, le coude appuyé sur un coussin, la figure blême, l'oeil hagard et obstinément fixé sur un des coins du même coussin qui, l'instant d'auparavant, lui servait d'oreiller.

A ce coin, une feuille de papyrus était fixée par la lame brillante d'un poignard.

Tous les officiers du palais, accourus au cri du maître, restèrent immobiles à cette vue.

L'un d'eux, plus hardi que les autres, demanda pourtant :

—Etes-vous blessé, Seigneur ?

Instinctivement, Sandschar se tâta et fut presque étonné de se trouver sain et sauf.

—Non, fit-il, après un moment. Mais ce poignard n'est pas venu seul ici... Quels sont les traîtres parmi vous ?

Tous les assistants se regardèrent l'un l'autre avec soupçon.

Les gardes et les serviteurs furent interrogés, on les menaça même de la question, mais ils ne purent donner aucune indication, n'ayant vu entrer personne.

Cependant, le Soudan avait arraché lui-même le poignard et pris la feuille qu'il clouait au coussin.

Sur cette feuille était écrit :

“ Ultime message d'Hassan à Sandschar... Si le siège d'Alamont n'est pas levé avant la lune nouvelle, ce poignard

sera planté dans son coeur ! ”

—Ah! s'écria le prince en froissant le message, dussent tous les poignards des Assassins être levés sur moi, je partirai aujourd'hui même pour joindre mon armée. Voici ma réponse : que les traîtres qui sont ici aillent la porter au Vieux de la Montagne.

Et se tournant vers son premier ministre, il ajouta :

—L'épreuve est concluante ; qu'on aille me chercher Nour-ed-Dhin.

Lorsque l'officier chargé de rendre la liberté à Nour-ed-Dhin ouvrit la porte de sa prison, ce dernier demanda avec une sorte d'angoisse :

—Et le Sultan ?

—Il vous fait mander près de lui, répliqua l'officier.

Ces mots parurent soulager le prisonnier qui suivit son guide et qui, à peine arrivé dans l'apportement du Sultan, se précipita vers lui en disant :

—Béni soit le Prophète qui a protégé vos jours !

—Tu sais donc ce qui s'est passé ? interrogea Sandschar surpris.

—Ce que je sais, Seigneur, c'est qu'Hassan est puissant et que son bras atteint tous ses ennemis. Ce que je redoute, c'est qu'une nouvelle victoire de vos troupes soit le signal de votre mort.

—Je défie Hassan et tous ses poignards ! exclama Sandschar. Nul ne me fera revenir sur ma décision. Je pars aujourd'hui même pour voir de mes yeux raser son repaire, et tu me suivras, Noured-Dhin, car c'est à toi seul que je veux confier le soin de ma vie.

Il lui tendit sa main avec bonté.

Le jeune homme la prit comme malgré lui et la serra avec force.

—“Allah akbar” (Dieu est grand!) murmura-t-il tandis qu'un sourire d'indécible tristesse passait sur son noble vi-